

MIRBEAU, UNE PRÉSENCE PARTICULIÈRE.

C'est en commençant de préparer ma thèse sur les vagabonds à la fin du XIX^e siècle, il y a une quinzaine d'années, que j'ai eu le plaisir de véritablement découvrir Mirbeau de façon plus intime. Ce fut donc d'abord une lecture historique. Pris par cette soif de recenser tous les écrivains de l'époque qui avaient peu ou prou évoqué le vagabondage ou les vagabonds, quelques-uns ont rapidement émergé, dont Mirbeau, mais aussi Maupassant, Vallès que j'avais aussi le plaisir de relire, et puis ceux que je ne connaissais que de nom : Bloy, le maudit, ou encore le "pauvre" Charles-Louis Philippe.

À travers cette première lecture de Mirbeau, mon but était d'aborder le monde des représentations littéraires, bâti à l'ombre des préjugés de ses contemporains et grâce à un don hors du commun d'observation et de compréhension de tout ce qui l'entourait, un monde qui permettait également à l'historien du social, que je prétendais être, de tenter de comprendre une époque et l'engagement d'un auteur aux côtés des plus démunis, un combat profondément ancré dans son temps.

J'ai lu et relu tout ce qui traitait de mon sujet de près ou de loin. Je me souviens également de l'intérêt suscité par les travaux de Pierre Michel, que je ne connaissais pas encore, et, en particulier, d'avoir dévoré la biographie co-écrite avec Jean-François Nivet (*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, 1990). Le plaisir venant, je me suis passionné pour ce pourfendeur de la médiocrité et de la bassesse des classes dirigeantes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. J'ai découvert un auteur, ne cherchant jamais à théoriser son engagement, mais tout au contraire à laisser sa plume glisser à fleur de peau, se nourrissant de ses propres contradictions, celles d'un marginal de la littérature et du journalisme devenu, après avoir connu tant de difficultés, un grand bourgeois qui n'avait rien oublié, ni renié de la souffrance.

Cette plongée dans l'œuvre du grand imprécauteur a été dès lors enrichissante pour ce travail d'historien, habitant ma recherche, débordant les cadres que je lui avais fixés et me faisant découvrir un monde de sentiments profonds, touffus et parfois extrêmes, comme ceux qui hantent les nombreux contes de Mirbeau, plein de cette révolte instinctive, tranchante comme un couteau. Comme s'il avait, à l'image de nombreux autres écrivains libertaires, voulu montrer, à travers l'écriture comme à travers l'action, la rencontre entre la plus pure putréfaction du monde et la plus vigoureuse recherche de l'innocence, matérialisée par ses pauvres ou ses enfants, auxquels on a tenté d'apprendre la soumission, trop souvent marginalisés, exclus de la société et persécutés par ses institutions. Cette approche de l'œuvre de Mirbeau a donc largement dépassé le cadre scientifique d'un travail universitaire pour devenir une lecture sentimentale et politique, source de force et de courage, mais aussi de mélancolie, qui me traversait dans les aléas et les difficultés matérielles de mes recherches, dans la rédaction de la thèse qui allait durer près de dix ans.

Aujourd'hui que cette thèse est finie, il me reste toujours le même plaisir de me replonger dans Mirbeau, dans cette force de l'écriture humaniste et révolutionnaire, lui qui a toujours refusé de distinguer le peuple des marginaux et des exclus, considérant qu'il y avait une unité, une communion de malheur et d'oppression entre tous ceux qui sont exploités et réprimés par la société capitaliste, qu'ils soient chômeurs, ouvriers, journaliers ou encore petits délinquants propulsés dans les prisons et criminalisés volontairement par un *Code pénal* érigé en loi au profit d'un petit groupe. En ce sens, il est bien l'héritier d'une tradition forte dans la littérature radicalisée d'après la Commune de Paris, du Vallès de « *Soyons toujours avec le peuple même s'il fait saigner nos idées* » (*Le Cri du Peuple*, 27 janvier 1884) en passant par Séverine, qui résume cette pensée partagée en déclarant être « *avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes, malgré leurs crimes* » (*ibid.*, 30 janvier 1887), un engagement qui, pour moi, n'a rien perdu de sa valeur.

Défenseur des écrivains rejetés ou méprisés comme Bloy, le désespéré et le mendiant ingrat, ou Charles-Louis Philippe qu'il ne pourra sauver de son tragique destin, ou encore Marguerite Audoux, dont il appréciera le courage et l'écriture délicate, tant d'écrivains qu'il préfère aux médiocres et aux réactionnaires, tels Bourget ou Coppée, qui tiennent le haut du pavé, Mirbeau s'impose ainsi toujours par son engagement moral et politique. Animé par cette lutte permanente

pour la justice, qui habite toute son œuvre et en fait un grand homme (au sens où l'employait Reich), il a, non seulement su défendre le pauvre, mais plus généralement tous ceux qui souffrent, ceux qui sont réduits au silence ou que l'on empêche de s'exprimer. Tous ses frères auxquels il prête sa plume avec tant de foi.

C'est cet engagement permanent qui fait aujourd'hui encore la force de Mirbeau, et l'attachement que l'on doit lui porter, dans un monde qui a perdu nombre de ses grands repères idéologiques ou modèles à penser tout en gardant, plus que jamais ouvertes ses prisons, ses hiérarchies et son goût de la violence barbare, pire que tous les jardins des supplices qu'il avait imaginés. Cet antiautoritaire lumineux ne livre aucune vision d'un futur radieux, mais il se contente d'affirmer son attachement constant et viscéral à des combats et des valeurs qui permettent à l'homme de rester, malgré tout ce qu'on lui enseigne et l'oblige de faire, digne et véritablement honnête jusque dans la déchéance. Refusant de se ranger derrière une idéologie fermée ou derrière un parti, fût-il celui de la classe ouvrière, il nous transmet jusqu'au désespoir, constamment présent, son goût de la lutte contre l'oppression et surtout de la lutte pour l'opprimé, pour le faible, l'oublié, le rejeté, pour l'individu contre la masse.

Pourfendeur de l'aliénation de l'État, de ses structures répressives, de l'illusion du progrès, de l'inanité sociale et des mauvais bergers, ses idées politiques, que certains ont dénoncées comme naïves, dans un temps où il était de bon ton de vouloir construire le bien du peuple, n'en prennent avec le temps que plus de vérité, comme cet aveu magnifique dans *La 628-E8* : « *Chaque jour, de plus en plus, je m'indigne que, – quelle que soit l'étiquette la plus rouge, sous laquelle ils arrivent au pouvoir –, les hommes de pouvoir, fassent de l'inégalité sociale, soigneusement cultivée, une méthode toujours pareille de gouvernement, et qu'ils maintiennent avec âpreté, dans les conditions du plus dur, du plus injuste esclavage, un prolétariat douloureux qui travaille à la richesse d'un pays, sans qu'on l'admette jamais à y participer. Et puisque le riche – c'est-à-dire le gouvernement – est toujours aveuglé contre le pauvre, je suis, moi, aveuglé aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur, avec le malade contre la maladie, avec la vie contre la mort. Cela est peut-être un peu simpliste, d'un parti pris facile, contre quoi, il y a sans doute beaucoup à dire...Mais je n'entends rien aux subtilités de la politique, et elles me blessent comme une injustice* » (*La 628-E8*, Paris, Bib. Charpentier, 1908, pp. 307-308).

En ce sens son engagement anarchiste est entier, et plus que jamais nécessaire dans un monde où tout semble devenir marchandise. Son mépris pour l'arrivisme et le pouvoir personnel, sa volonté de développer l'esprit critique, ses choix littéraires et esthétiques assumés, fidèles, et sa croyance en l'homme – au-delà de la lâcheté et de la compromission permanentes qui le portent à la trahison et à la quête du pouvoir et des richesses – font de lui un grand intellectuel, encore trop souvent ignoré, qui nous donne toujours les moyens d'espérer, d'imaginer un monde meilleur, basé sur le respect de chaque vie.

Jean-François WAGNIART